Sémiotique et praxématique

L'analyse du sens entre idéalisme et matérialisme

Paul Siblot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3474>

DOI : 10.4000/praxematique.3474

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1988

Pagination : 73-89

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « Sémiotique et praxématique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 10 | 1988, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3474> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3474>

Paul SIBLOT
 Université Paul Valéry
 Montpellier III

SEMIOTIQUE ET PRAXEMATIQUE

L'analyse du sens entre idéalisme et matérialisme

1.1 Vouloir préciser les positions respectives de la sémiotique et de la praxématique suppose une définition préalable des termes de cette comparaison. Pour la praxématique, la chose ne présente pas de difficulté. Il s'agit d'une théorie de la production linguistique de sens qui a explicitement posé les principes à partir desquels elle s'applique à élaborer des modélisations de la signifiante en langage. Il n'en va pas aussi simplement en ce qui concerne la sémiotique, et cela pour des raisons d'ordres divers.

La première d'entre elles tient à ce que dans son acception la plus large, qui consiste à considérer comme sémiotique tout ensemble signifiant, le champ couvert prend une extension dont on discerne mal les limites. Ainsi élaborations idéologiques, productions de connaissances scientifiques ou stratégies politiques sont tenues pour des objets sémiotiques ; du moins ont-elles en commun de s'appuyer largement sur des pratiques discursives. Ce qui vaut pleinement pour la littérature, en partie pour le théâtre et le cinéma, mais qui ne vaut plus, et en tout cas pas de la même façon, pour la musique, l'architecture, la gestualité ou les créations plastiques. Et si l'on admet que toute activité, toute production humaines peuvent être saisies comme signifiantes, c'est l'ensemble de la culture face à la nature, l'oeuvre de l'humanité finalement, qui devient objet sémiotique.

Une autre source de difficultés tient à ce que l'analyse de l'objet sémiotique étant elle-même une activité signifiante, elle

est, elle aussi, une sémiotique. De sorte que le terme désigne à la fois l'objet et la méthodologie que l'on utilise pour l'étudier. Mais cette méthodologie constitue à son tour un objet sémiotique lui-même analysable à un niveau supérieur. L'épistémologie se trouve ainsi annexée à la sémiotique. Et cette autre extension (que l'on pourrait dire "verticale" pour la distinguer de l'extension des champs de recherche) ne trouve sa limite que dans les postulats ou principes ultimes sur lesquels repose la démarche analytique.

Le caractère problématique de la définition du ou de la sémiotique résulte en troisième lieu de la diversité théorique consécutive à la profusion des objets et des niveaux de l'analyse. Le fait est immédiatement repérable dans la coexistence des deux dénominations de sémiotique et de sémiologie. La science de "la vie des signes au sein de la vie sociale" que Saussure annonçait s'était déjà vu assigner, quoique de manière plus circonscrite, le champ attribué ensuite à la sémiotique. L'affirmation des promoteurs de l'anglicisme "sémiotics" dans le vocabulaire français selon laquelle leur seul motif aurait été le souci d'une homogénéité terminologique, résiste mal au constat du maintien et de la concurrence des deux dénominations. Peut-être s'est-il agi d'échapper à la polémique qui opposait alors les tenants d'une "sémiologie de la communication", ou "de la dénotation" (G. Mounin, L. Prieto) au défenseur de "la sémiologie de la signification", dite aussi "de la connotation" (R. Barthes). Plus probablement sans doute s'agissait-il d'afficher une divergence doctrinale et de marquer d'une autre dénomination une nouvelle démarche méthodologique. Mais il existe également une sémiotique peircienne élaborée à partir de tout autres options. La sémanalyse de J. Kristeva, les travaux de Ch. Metz ou de U. Eco développés selon d'autres procédures se revendiquent de même de la sémiotique. La linguistique fonctionnelle d'A. Martinet a elle-aussi donné lieu à l'élaboration d'une sémiologie. Il n'existe donc pas une mais des sémiotiques, lorsque l'on entend par là la théorie de l'objet sémiotique.

1.2 Cette situation impose de délimiter strictement ce à quoi nous choisissons de confronter la praxématique. Nous procéderons pour cela à une triple restriction.

a) Nous ne parlerons ici que de la sémiotique des langues naturelles dont l'objet est celui de la praxématique : la signifiante du langage.

b) Parmi les sémiotiques des langues naturelles, nous avons retenu celle initiée par A.J. Greimas et qui se désigne parfois comme celle de "l'Ecole de Paris". Ce choix tient à plusieurs raisons. Tout d'abord à la place prépondérante que cette recherche occupe dans le domaine français. Ensuite, son exigence soutenue de rigueur méthodologique a conduit à une explicitation des principes et des procédures fort commode pour notre projet. De plus, et la raison est ici déterminante, la praxématique n'a cessé d'entretenir une relation complexe, contrastive plutôt que dialogique, avec la sémiotique greimassienne de sorte qu'il était normal de tenter de faire le point sur ces rapports.

c) En dépit d'un cadre théorique qui se veut contraignant, les travaux des chercheurs qui se réclament de "l'Ecole de Paris" présentent néanmoins de notables nuances. Celles-ci ne seront pas prises en compte ici et nous nous en tiendrons, pour l'essentiel, à nous rapporter à la référence commune que constitue le corps de définitions rassemblé dans les deux tomes de : Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage (1). Nous lui adjoindrons la conférence d'ouverture du colloque Situation et perspectives internationales de la Sémiotique (2) prononcée par A.J. Greimas et dont le thème, Où va la sémiotique ?, concerne directement notre propos.

1.3 Notre réflexion procédera en deux temps. Nous récapitulerons d'abord les points sur lesquels la praxématique a pris position, de façon critique ou au contraire positivement, à l'égard de la sémiotique greimassienne. Une fois ce bilan dressé, nous nous

appliquerons à cerner une divergence importante, la principale selon nous entre les deux démarches théoriques.

2.1 Dès les débuts de son élaboration, la praxématique s'est trouvée confrontée aux propositions de la sémantique structurale (2). Une citation permet de caractériser la relation alors entretenue, critique autant qu'intéressée : "La sémantique est le lieu de la linguistique contemporaine où l'on éprouve le mieux la puissance novatrice du structuralisme et où ce structuralisme rencontre ses difficultés majeures" (3). A la suite de la glossématique, la réflexion d'A.J. Greimas se revendiquait d'une stricte orthodoxie saussurienne. Le projet affiché était de transposer au plan du contenu les procédures structurales qui avaient, avec la réussite que l'on sait, fait au plan de l'expression la démonstration de leur efficience. On se souvient que la distinction entre forme et substance avait permis, par la constitution de la phonologie aux côtés de la description phonétique, de comprendre le fonctionnement du signifiant. Mais la chose n'avait été possible qu'en vertu de l'abstraction conférée à la forme de l'expression, qui permettait aux oppositions binaires caractéristiques des phonèmes de fonctionner comme le système de valeurs internes conçu par Saussure. Les traits phonologiquement pertinents étaient bien "purement différentiels, définis non plus positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique (étant) d'être ce que les autres ne sont pas" (4). La phonématique put ainsi rendre compte avec une économie remarquable du système phonique de chaque langue comme d'un système de "phèmes". L'efficacité de la procédure était patente : quelques dizaines de traits suffisaient à rendre compte de l'ensemble des systèmes signifiants connus. On comprend devant un tel résultat que Hjelmslev ait été incité à postuler une homologie de structure entre le plan de l'expression et le plan du contenu ; ou que Greimas ait pu formuler son dessein en ces termes : "le centre de toute notre

réflexion théorique réside dans l'hypothèse naïve qu'en partant de l'unité minimale de signification on peut arriver à décrire et à organiser les ensembles toujours plus vastes de signification" (5). Mais ces projets de transfert des procédures utilisées pour l'analyse des signifiants à celle des signifiés sont apparus problématiques. Nous nous bornerons ici à recenser les principales objections faites par la praxématique, sans entrer dans le détail de chacun des débats ainsi posés.

2.2 Pour analyser la fonction sémiotique grâce à laquelle le langage produit du sens, Hjelmslev part de deux constats immédiats. D'une part le sens est "le facteur commun à toutes les langues" ; d'autre part "le sens "non formé" que l'on peut extraire de chaînes linguistiques (exprimant un même sens en différentes langues) prend forme de façon différente dans chaque langue. Chacune d'elles établit ses frontières dans la "masse amorphe de la pensée" en mettant en valeur des facteurs différents dans un ordre différent, place le centre de gravité différemment et donne aux centres de gravité un relief différent" (6). Suit une comparaison selon laquelle tout comme un même nuage peut prendre de nouvelles formes, pareillement "le même sens se forme et de structure différemment dans différentes langues".

Une telle approche soulève plusieurs problèmes. Notons d'abord qu'elle n'est envisageable qu'en vertu de l'hypothèse d'une identité du sens ; ce que l'on ne peut poser sans précautions. On sait que l'hypothèse dite de Whorf-Sapir est très exactement contraire et considère une pareille équivalence comme impossible. C'est précisément sur l'exemple classique du découpage de l'échelle des couleurs et sur celui d'une comparaison des catégorisations lexicales du champ notionnel arbre/bois/forêt en français, allemand et danois que Hjelmslev appuie ses réflexions. Or supposer l'identité du sens revient à supposer l'identité de représentations du réel dans des langues différentes au moment même où l'on établit le constat inverse. La seule identité a priori assurée est celle du

référent, mais celui-ci a été d'emblée exclu du champ de l'analyse ainsi que le formulent les phrases qui ouvrent la construction théorique de la glossématique :

"Une théorie qui cherche à atteindre la structure spécifique du langage à l'aide d'un système de prémisses exclusivement formelles doit nécessairement, tout en tenant compte des fluctuations et des changements de la parole, refuser de leur accorder un rôle prépondérant et cherche une constance qui ne soit pas enracinée dans une "réalité" extra-linguistique ; une constance qui fasse /../ qu'une langue donnée reste identique à elle-même à travers ses manifestations les plus diverses ; une constance qui, une fois trouvée et décrite, se laisse projeter sur la "réalité" ambiante de quelque nature qu'elle soit (physique, physiologique, psychologique, logique, ontologique), de telle sorte que cette "réalité" s'ordonne autour du centre de référence qu'est le langage, non plus comme un conglomérat mais comme un tout organisé dont la structure linguistique constitue le principe dominant" (7)

La longueur de la citation tient, on l'aura compris, à ce que l'on ne saurait mieux expliciter ce que la praxématique considère comme une exacte inversion des relations du langage au réel ; inversion dans laquelle non seulement la cohérence interne du modèle devient l'instance déterminante, mais surtout dans laquelle le langage devient la "référence" de la réalité extra-linguistique.

Cette vision du rapport du linguistique à "l'extra-linguistique" pousse à son terme la logique déjà à l'oeuvre dans la conception saussurienne de la langue et du signe. La dichotomie langue/parole se trouve reconduite, de même que la notion d'arbitraire, reprise au niveau de la relation entre forme et substance. On se souvient de la rectification apportée par Benveniste à cette notion d'arbitraire du signe : ce n'est pas la relation du signifiant au signifié qu'il faut tenir pour arbitraire, mais celle du signe au référent. Parce qu'elle installe le débat sur son véritable terrain, la démonstration mérite d'être rappelée.

Après avoir posé qu'on ne peut discuter d'une norme qu'à la condition que celle-ci soit établie sur une raison, Saussure propose la comparaison suivante :

" On peut, par exemple, débattre si la forme monogame du mariage est plus raisonnable que la forme polygame et faire valoir des raisons pour l'une et l'autre. On pourrait aussi discuter un système de symboles, parce que le symbole a un rapport rationnel avec la chose signifiée ; mais pour la langue, système de signes arbitraires, cette base fait défaut, et avec elle se dérobe tout terrain solide de discussion ; il n'y a aucun motif à préférer "soeur" à "sister", "Ochs" à "boeuf", etc ..." (8)

Benveniste observe que "c'est seulement si l'on pense à l'animal "boeuf" dans sa particularité concrète et "substantielle" que l'on est fondé à juger "arbitraire" la relation entre [boef] d'une part, [oks] de l'autre, à une même réalité" (9). Ce faisant Saussure transgresse le principe liminaire qu'il a lui-même posé et selon lequel "le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique". Cette réintroduction fautive et subreptice de la réalité sera corrigée en posant que loin d'être arbitraire, "le lien entre le signifiant et le signifié est au contraire nécessaire", car "le concept (signifié) "boeuf" est forcément identique dans la conscience à l'ensemble phonique (signifiant) [boef]". Par contre "ce qui est arbitraire c'est que tel signe et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre". Une fois cette rectification opérée, Benveniste ajoute en donnant alors à la question sa pleine dimension :

"En ce sens, et en ce sens seulement, il est permis de parler de contingence, et encore sera-ce moins pour donner au problème une solution que pour le signaler et en prendre provisoirement congé. Car ce problème /...) ne peut être tranché que par décret. C'est en effet, transposé en termes linguistiques, le problème métaphysique de l'accord entre l'esprit et le monde, problème que le linguiste sera peut-être un jour en mesure d'aborder avec fruit, mais qu'il fera mieux pour l'instant de délaissier. Poser la relation comme arbitraire est pour le linguiste une manière de se défendre contre cette question" (10).

Le problème en son fond est là, dans la nature des rapports que le langage entretient avec le réel. Tenue pour métaphysique ou ontologique, la question est généralement considérée comme

extérieure au champ des préoccupations légitimes de la linguistique. Et si l'on admet que l'interrogation a quand même une incidence dans ce champ, on choisit comme le fait Benveniste de l'en écarter en raison de son caractère épineux ou de l'impossibilité postulée d'en débattre de façon compatible avec l'exigence de scientificité. Sans doute, le plus souvent, le souci est-il d'éviter d'engager une recherche dans le débat entre idéalisme et matérialisme auquel le problème conduit nécessairement. Mais un tel évitement ne suffit pas à préserver la théorie de se trouver impliquée et de prendre position implicitement, sans contrôle épistémologique.

Ce reproche ne saurait être adressé à la sémiotique greimassienne qui sur ce point se définit avec précision :

"L'autonomie de la linguistique - justifiable par la spécificité de son objet, affirmée avec insistance par Saussure - a été reprise par Hjelmslev sous la forme du principe d'immanence : L'objet de la linguistique étant la forme (ou la langue au sens saussurien), tout recours aux faits extra-linguistiques doit être exclu, parce que préjudiciable à l'homogénéité de la description" (II ; SI, 181)

Ici surgit la rupture majeure selon nous entre la sémiotique et la praxématique qui opte pour une démarche divergente, sinon inverse, en se reconnaissant pour matérialiste. Et cela non pas par obédience doctrinale, mais en conséquence des caractéristiques du fonctionnement effectif du langage. Il ne saurait être question de reprendre ici tous les aspects de ce fonctionnement car cela reviendrait à faire, selon une perspective donnée, celle du rapport au réel, l'exposé de l'ensemble des propositions théoriques de la praxématique. Aussi nous contenterons-nous de relever quelques uns des principaux points où se repère cette rupture entre sémiotique et praxématique.

3.1 A "l'entité purement psychique" que constitue le signe, la praxématique substitue une unité pratique de production de sens : le praxème. Cet outil de la nomination assure un couplage entre une

forme du réel et une forme du langage. Il se trouve donc situé là où la sémiotique conçoit le processus de la sémosis ; mais il s'agit de tout autre chose que de "la présupposition réciproque de la forme de l'expression et de la forme du contenu" (SI, 339), ou, en d'autres termes, du "lien nécessaire" entre signifiant et signifié. Cette postulation d'une correspondance biunivoque entre Sa et Sé est d'ailleurs invalidée par la consultation de n'importe quel dictionnaire de langue. Hormis le cas particulier des métalangages dont la fonction est de fixer autoritairement une valence monosémique aux composants d'une terminologie, on constate immédiatement que les signifiants des "mots" correspondent toujours dans une langue naturelle à plusieurs acceptions, à plusieurs signifiés. Et cette polysémie n'est ici une anomalie, ni une défaillance du langage mais effet normal du fonctionnement des langues naturelles.

Les "visions du monde" que les hommes inscrivent dans ce langage ont été élaborées à partir de la perception sensible du réel et de l'expérience pratique qu'ils en ont. Et ces relations multiples et complexes se trouvent versées au langage. Ainsi un objet donnant lieu à différents usages, le praxème employé pour le désigner autorisera autant de productions de sens différenciées :

- Les alcools primaires donnent par oxydation un aldéhyde et un acide
- "L'action violente est un alcool. L'intelligence qui y a goûté a ensuite bien de la peine à s'en déshabituer" (R. Rolland).
- L'alcool prévient l'infection mais ne suffit pas à l'arrêter.

Expérimentation chimique, ingestion et euphorie de l'ivresse, pratique de l'asepsie sont autant de praxis et d'expériences distinctes à travers lesquelles se construit notre compréhension de ce produit appelé alcool. Et ce sont les connaissances ainsi acquises qui sont enregistrées dans la langue et lui permettent de faire sens par renvoi à l'expérience. Si une phrase telle que : "les

écoles primaires donnent par oxydation un aldéhyde et un acide" est reçue comme aberrante, c'est en raison d'une contradiction avec le réel représenté. A moins que cet effet d'absurdité ne soit le fruit d'une élaboration voulue (littérature "surréaliste" par exemple). Les programmes de sens actualisés en discours comportent une incongruité qui n'est concevable que par le report de la pensée au référent. Ainsi, là où la sémiotique conçoit une articulation purement abstraite, la praxématique observe un couplage établi à partir de la collecte et de la mémorisation de réalités sensibles en même temps que d'expériences de l'agir. Par delà l'infinie diversité des occurrences concrètes du réel, l'homme perçoit, repère des traits récurrents et construit une constellation perceptive et expérientielle stable : il produit à partir de sa pratique une conceptualisation du réel. C'est la catégorisation référentielle ainsi constituée qui fonde la nomination et donne au praxème ses capacités signifiantes.

Dans cette perspective, le référent se trouve donc pris en compte par la théorie linguistique et cela de deux façons. D'une part dans le transfert de l'expérience pratique à la langue qui, au fil de son élaboration historique, intègre l'évolution du savoir humain. La praxématique appelle implication ce transport de l'appréhension pratique du référent à la compréhension linguistique. D'autre part, dans leur mise en discours, les praxèmes actualisent parmi leurs potentialités signifiantes un programme de sens ; et cette explicitation d'un sens préalablement implicite en langue s'appuie à son tour sur un renvoi au référent. Si les syntagmes "les murs, les portes, les clefs de la ville" sont des expressions sensées, c'est parce qu'au cours de l'histoire, l'habitat sédentaire et regroupé a développé des clôtures défensives et une architecture militaire. Parler de "L'Hôtel de ville" ou des "services de la ville" suppose la connaissance d'une organisation sociale de la cité ; de même que les "tentations de la ville" ou les "habits de ville" enregistrent un mode de vie, une urbanité contrastant avec la

rusticité. Et l'on voit mal que l'analyse du sens de "ville" puisse faire abstraction de ces praxis techniques ou sociales.

Les conséquences de l'option ainsi prise par la praxématique sont multiples. Puisqu'il n'est de sens que dans sa réalisation effective, la praxématique est une linguistique de la parole. Puisque le sens est l'aboutissement d'une production il faut penser le procès de celle-ci selon une modélisation dynamique. Il faut du même coup en penser le producteur et les conditions de la production, de la communication : la praxématique est une sociolinguistique. Et surtout, puisque la théorie doit prendre en compte le référent, la linguistique ne peut ignorer sa dimension matérialiste. Le décalage avec la sémiotique est ici radical.

3.2 L'un des postulats de la sémiotique consiste en effet à effacer par principe le référent aux motifs suivants :

"Pour établir un compromis entre l'autonomie du langage, proclamée par F. de Saussure, et l'évidence du monde "réel", chère aux positivistes, on se propose parfois de définir le référent comme étant constitué "des choses en tant qu'objets nommés ou signifiés par les mots" (J. Lyons), c'est-à-dire non des choses "en soi", mais des choses nommées ou nommables. Une telle attitude n'est pas exempte de contradictions : car, si l'on admet le principe de la catégorisation du monde par le langage, c'est-à-dire le fait que les langues naturelles informent le monde et le constituent en "objets" distincts, comment peut-on alors, pour définir les signes dont sont constitués ces langues, se référer à ce monde qui est, en partie, le résultat de l'activité linguistique ?" (SI, 312).

Prendre en considération l'existence du monde réel serait donc une aporie positiviste dans la mesure où le monde n'étant jamais accessible qu'à travers les catégories du langage le linguiste qui voudrait tenir compte du réel pour comprendre le langage s'enfermerait dans un piège spéculaire. G. Berkeley déjà avait décrété que la réalité se ramène aux idées que nous en avons et qu'en conséquence le mot "matière" ne saurait avoir de sens puisque nous n'avons pas idée de cette matière. C'est une logique similaire à cet immatérialisme doctrinaire que la sémiotique observe à l'égard

du référent. Nous la suivrons à travers les renvois de ces quelques définitions :

(Notre solution) "consiste à dire que le monde extra-linguistique, celui du "sens commun", est informé par l'homme et institué par lui en signification, et qu'un tel monde, loin d'être le référent (c'est-à-dire le signifié dénotatif des langues naturelles), est, au contraire, lui-même un langage bi-plane, une sémiotique naturelle (ou sémiotique du monde naturel). Le problème du référent n'est alors qu'une question de corrélation entre deux sémiotiques, un problème d'intersémiotité. Conçu ainsi comme une sémiotique naturelle, le référent perd alors sa raison d'exister en tant que concept linguistique" (SI, 312).

"On entend par sémiotiques naturelles les deux vastes ensembles signifiants (ou macrosémiotiques) que sont le monde naturel et les langues naturelles" (SI, 250).

"Nous entendons par monde naturel le paraître selon lequel l'univers se présente à l'homme comme un ensemble de qualités sensibles, doté d'une certaine organisation qui le fait parfois désigner comme "le monde du sens commun". Par rapport à la structure "profonde" de l'univers qui est d'ordre physique, chimique, biologique, etc ... le monde naturel correspond, pour ainsi dire, à sa structure "de surface" ; c'est d'autre part une structure "discursive" car il se présente dans le cadre de la relation sujet/objet, il est "l'énoncé" construit par le sujet humain et déchiffrable par lui. On voit ainsi que le concept de monde naturel, que nous proposons, ne vise rien d'autre si ce n'est de donner une interprétation sémiotique plus générale aux notions de référent ou de contexte extra-linguistique, apparues dans les théories linguistiques au sens strict" (SI, 233).

Le monde naturel compris comme un langage, la théorie n'a plus que faire d'un référent littéralement effacé. Mais "les faits sont têtus" et l'on sait qu'il suffit de chasser le naturel pour qu'il revienne au galop. Et il en va ainsi pour le monde naturel, au corps de définitions défendant de la sémiotique.

Ainsi, lorsque dans l'analyse sémique bien connue du champ lexical de "siège", B. Pottier repère des sèmes tels que "pour s'asseoir" ou "avec matériaux rigides", il s'appuie on ne peut plus clairement sur un comportement et une praxis technique. De même, dans son analyse du lexème "tête", A.J. Greimas opère la distinction suivante :

- "tête de ligne", "tête de canal" : [extrémité + antériorité + horizontalité + continuité]
- "fourgon de tête", "tête de cortège" : [extrémité + antériorité + horizontalité + discontinuité] (12)

Mais cette opposition (discutable par ailleurs) n'est possible que par une référence au réel. Et le recours au "monde naturel", autrement dit à la représentation du monde en langage, ne saurait éliminer le report pratique au réel. "L'erreur" dénoncée chez Saussure par Benveniste, renouvelée par Hjelmslev dans sa comparaison du sens dans des langues différentes est là encore reconduite. La raison en est simple ; lorsqu'on analyse le sens on ne peut éviter de se reporter au réel quand bien même on s'en défend. On ne peut parler du sens en faisant abstraction du réel et des praxis à travers lesquels se forge la compréhension du réel : le sens lui-même. Cette dialectique que le langage entretient avec le réel, la praxématique en fait le point de départ de sa construction théorique alors que la sémiotique la supprime par principe. Les effets de ces choix opposés se repèrent bien sûr à tous les stades de la théorie et de l'analyse.

3.3 L'inventaire systématique en serait de peu d'intérêt mais un parallèle sur la façon dont chacune des démarches traite de ces critères de réalité que constituent la représentation en langage de l'espace, du temps et de la personne permet de mieux caractériser les positions. Nous procéderons pour cela par présentation rapide et schématique des deux approches.

Après avoir choisi de se limiter à la synchronie, l'analyse structurale a en fait pensé le langage dans une complète achronie. A l'inverse, la praxématique reprend le constat guillaumien selon lequel "la pensée en action de langage demande du temps". Le temps opératif de l'actualisation constitue donc un premier ancrage au réel, que la praxématique décompose en temps de l'à-dire, du dire et du dit. Mais le temps est également objet de représentation en langage : c'est la chronogénèse elle même dérivée de la

représentation de l'espace, la topogénèse (13). Et c'est à travers la topothèse, positionnement du moi à l'égard de son ailleurs, que le sujet parlant se construit lui-même. Toutes ces modélisations du fonctionnement signifiant du langage comportent on le voit une référence constante au réel.

La sémiotique de son côté parle de spatialisation, de temporalisation et d'actorialisation comme composantes de la mise en discours qui fait passer les structures profondes à leur manifestation en surface. Ces procédures renvoient à une conception de l'énonciation qui retient les constats de Benveniste sur l'organisation des marques de la personne dans le système de la langue mais qui exclut toute considération sur "l'acte de langage" et la "situation de communication". L'énonciation est ainsi "L'instance logique présupposée par l'existence de l'énoncé" (SI, 126). Il est en outre spécifié qu'il ne saurait s'agir de manière détournée d'une "réapparition du sujet" puisqu'il n'y a jamais que des effets de discours : la convocation de "l'égo hic et nunc" ne peut que "recouvrir le lieu imaginaire de l'énonciation qui confère au sujet le statut illusoire de l'être" (SI, 127). Et l'opération d'embrayage par laquelle "L'instance d'énonciation" s'inscrit dans son discours ne modifie pas le statut strictement logique de cette dernière :

"L'embrayage se présente à la fois comme une visée de l'instance d'énonciation et comme l'échec, comme l'impossibilité de l'atteindre. Les deux "références" à l'aide desquelles on cherche à se sortir de l'univers clos du langage, à l'accrocher à une extériorité autre - la référence au sujet (à l'instance d'énonciation) et la référence à l'objet (au monde qui entoure l'homme en tant que référent) - n'aboutissent à produire, en fin de compte que des illusions : L'illusion référentielle et l'illusion énonciative" (SI, 120).

Il est intéressant de relever que la sémiotique pose ici comme une évidence La clôture du langage. Fidèle à ses origines, elle reconduit le principe fondateur du structuralisme déjà repris méthodologiquement en matière d'analyse textuelle (14). Mais

l'extension de ce postulat à l'ensemble du langage et, au-delà, au monde lui-même compris comme un langage, ne manque pas de faire problème. La cohérence théorique et l'homogénéité descriptive sont certes respectées mais il a fallu pour que la réflexion demeure interne à la clôture renvoyer le référent à une question d'intersémiotité. L'ensemble de la démarche se rapporte au postulat premier de l'immanence formulé par Hjelmslev :

"L'objet de la linguistique étant la forme (ou la langue au sens saussurien) tout recours aux faits extra-linguistiques doit être exclu, parce que préjudiciable à l'homogénéité de la description" (SI, 181).

Mais tout en posant l'antériorité logique de ce qui est manifesté sur sa manifestation, la sémiotique prétend toutefois n'y inscrire aucun choix métaphysique. Est-ce recevable ? Ce sens immanent et antérieur à sa manifestation, dans le "monde naturel" par exemple, ne rappelle-t-il pas irrésistiblement la primauté de l'essence sur l'existence ? Et si le "monde naturel" est à considérer comme un langage, est-il vraiment non pertinent de demander : qui y parle ?

4. Ainsi sémiotique et praxématique s'appliquent toutes deux à penser la production de sens, mais l'une comme un système de contraintes logiques, l'autre comme une production effective, une praxis linguistique appuyée sur les autres praxis humaines. La divergence est bien celle d'ordinaire identifiée comme celle de l'idéalisme et du matérialisme. Il est assurément impossible à la praxématique de suivre A.J. Greimas déclarant dans le discours d'ouverture du colloque de sémiotique : "Que les (pragmaticiens) américains soient positivistes et que nous soyons platoniciens, idéalistes, cela n'a aucune importance" (15) ; considérant que lorsque nous nous adressons à quelqu'un "nous ne nous adressons jamais à une personne réelle mais à son simulacre". Ou, poussant jusqu'au bout sa logique et jugeant insupportable d'entendre parler

de praxis à propos du sens. Faut-il en conclure à l'impossibilité d'un dialogue réel, ou du moins d'une confrontation théorique entre l'univers de l'immanence et des effets illusoires de sens et celui des pratiques langagières telles que la praxématique les conçoit ? Nous ne le croyons pas pour deux raisons. La praxématique a déjà témoigné de son intérêt pour les propositions de la sémiotique et cet intérêt se maintient à propos de réévaluations qui concernent par exemple l'analyse narrative avec la notion d'anti-sujet ou la sémantique interprétative sur la notion d'isotopie. Mais ces questions appellent des analyses méthodiques et feront l'objet (15) d'études spécifiques. Une autre raison tient à ce que nous pourrions appeler le travail du sens à l'intérieur de la sémiotique greimassienne dont un des mérites est de savoir prendre en compte des données nouvelles venues d'autres horizons. Nous inclinerions volontiers à voir un signe de cet ordre dans l'apparition - timide il est vrai - du tome de praxéologie dans le second terme du dictionnaire. Il y est avancé - au conditionnel - la possibilité de prendre en compte par ce concept "les pratiques non-verbales" et "les logiques "pratiques" particulières que sont capables d'engendrer les univers spatio-temporels". Mais peut-être notre lecture n'est-elle après tout que l'illusion d'un effet de sens ...

Notes

- (1) A.J. Greimas, J. Courtès, Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Hachette ; T1, 1979 ; T2, 1986.
- (2) Perpignan, 25-28, novembre 1987.
- (3) R. Lafont, F. Gardès-Madray, Introduction à l'analyse textuelle, Larousse, 1976, p. 59.

- (4) F. de Saussure, Cours de Linguistique Générale, Payot, 1969, p. 162
- (5) A.J. Greimas, Sémantique structurale, Larousse, 1966, p. 103.
- (6) L. Hjelmslev, Protégomènes à une théorie du langage, Editions de Minuit, 1968, p. 70.
- (7) id. p. 15
- (8) F. de Saussure, op. cité, p. 106.
- (9) E. Benveniste, Nature du signe linguistique in Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1966, p. 50.
- (10) id., p. 52.
- (11) Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, op. cité, p. 181. Les citations de cet ouvrage seront référentiées plus loin par l'indication directe du tome et de la pagination.
- (12) Sémantique structurale, op. cité, p. 46.
- (13) Voir dans ce même numéro l'article de F. Gardès-Madray.
- (14) Nous renvoyons sur ce point au chap. I, les clôtures du texte, de Pratiques praxématiques, Introduction à une analyse matérialiste du sens. R. Lafont, F. Gardès-Madray, P. Siblot, Cahiers de Linguistique Sociale n° 6, Rouen, 1983.
- (15) Enregistrement de la conférence inaugurale de A.J. Greimas.
- (16) Dans le n° 11 des Cahiers de praxématique consacré au récit et dans le n° 12 sur le réglage du sens.

**PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITE DE ROUEN
ET G.R.E.C.S.O.**

**CAHIERS
DE
LINGUISTIQUE SOCIALE
N° 6**

PRATIQUES PRAXEMATIQUES

Introduction à une analyse matérialiste du sens

R. LAFONT - F. GARDES-MADRAY - P. SIBLOT

163 p. 60F. Règlement à l'ordre du
Régisseur Recettes Publications de
l'Université Paul Valéry.